

JEUDI
4 AOUT 1831.

Ce Journal paraît les Mercredi et Samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal et de la Pose et Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage; A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er}; Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.

N° 15.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

AVIS.

Nous trouvons chaque jour dans notre boîte des articles soit en vers, soit en prose, que leur longueur ne nous permet pas d'insérer dans notre journal, et parmi lesquels cependant nous en avons distingué plusieurs qui sont très remarquables. Nous prions les personnes qui voudront bien nous adresser leurs productions, de les mettre, autant que possible, en harmonie avec le cadre de notre feuille.

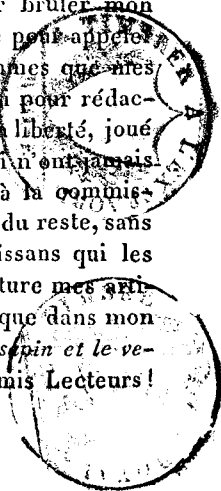
LA GLANEUSE A SES LECTEURS.

Vous avez cru, mes bons amis Lecteurs, que mon procès était une plaisanterie imaginée pour vous donner un dialogue et une petite chanson. Point, mes amis, point du tout; je ne plaisante pas avec la justice; sa robe noire tranche beaucoup trop avec ma robe rose, nous ne nous accorderions guère. Vous aviez ri peut-être des dialogues de Marteau et Rabot; imprudens! Savez-vous ce qu'y a vu le procureur du Roi?... Je vous le donne en vingt... Impossible, n'est-ce pas?... Eh bien! ce bon procureur y a trouvé tout simplement un projet de loi électorale... rien que cela... projet affreux, anarchique, au rejet duquel est attaché le repos de la terre, juste comme la civilisation du monde est liée à la conservation du système du juste-milieu. Voyez plutôt le discours du trône.

Ce n'est point tout encore : un perroquet, un pauvre perroquet de M^{me} Pintard m'avait fourni un petit article en dix lignes, inoffensif, badin, n'ayant que l'âme : vous l'avez oublié, je parie. Eh bien! ce petit article, c'est tout bonnement la condamnation miellée, rosée, perroquetisée des juges conservés par M. Dupin, au grand déplaisir de la France... Que dis-je? il y a pis encore; c'est un arrêt de réprobation contre toute la

justice qui se permet de poursuivre les conspirateurs. Les perroquets n'aiment pas le persil; et j'aurai un procès pour cela! Vive la liberté, mon Dieu! Et pourtant il était libéral alors qu'il était avocat, ce bon procureur du Roi. Ce n'est pas un méchant homme, n'allez pas le croire, au moins! Il eût ri comme un fou, s'il eût vu, il y a un an, son réquisitoire d'aujourd'hui; il nous eût défendu d'office si nous n'eussions pas trouvé d'avocat; mais que voulez-vous? sa robe, son devoir.... Et puis, les procès contre la presse sont à l'ordre du jour : Lyon, n'en avait pas eu encore? A qui en faire? au *Précurseur*? La Médecine l'a jeté dans le juste-milieu; il s'est fait le singe des *Débats* depuis que Morin l'a quitté. Ce brave Morin qui, déjà sous le poids d'une condamnation, bravait les ordonnances, protestait, imprimait son journal malgré préfet et gendarmes, jouait sa tête enfin; il n'a pas eu de croix, lui, il l'avait trop bien gagnée. Au *Commerce*? Cela tombe à faux quand cela tombe à tout propos; et puis cela s'use comme autre chose.

Je parais, moi, pauvre petite *Glaneuse*, me glissant dans les salons, sans autre ambition que de plaire avec ma fraîcheur et ma robe de jeune fille, sans autre désir que de tenir éveillés dans l'entr'acte les spectateurs de nos théâtres; trop coquette pour aller brûler mon teint au soleil de la politique; trop timide pour appeler au tribunal de l'opinion publique les hommes que nos grands aînés y traînent tous les jours. J'ai pour rédacteurs de jeunes hommes qui ont défendu la liberté, joué leur existence, leur tête aussi, mais qui n'ont jamais rien demandé, pas même une médaille, à la commission de juillet, et qui s'égayent à écrire; du reste, sans crainte du pouvoir, comme sans amis puissants qui les protègent : aussi on tourne, retourne, torture mes articles; on est allé jusqu'à trouver la république dans mon dernier conte, vous savez, la *planche de sapin et le ve-lours d'Utrecht*.... Vous riez, mes bons amis Lecteurs!



oui, la république, ni plus ni moins. Me voyez-vous, moi, en déesse de la liberté? Au lieu de ces jolis cheveux blonds qui parent ma tête, ils m'ont donné un bonnet phrygien; ma faucille, c'est une hache ébréchée, rouillée,... que sais-je? mon bras bien blanc est devenu noir et velu... Ah! je vous fais peur!... Les vilains! arrière! qu'ils ne m'approchent pas! je suis trop fraîche pour eux; ils gâtent tout ce qu'ils touchent. Oui, et c'est aujourd'hui qu'il a fallu me présenter dans une salle basse où l'on se pressait, se coudoyait, et où j'aurais été passablement chiffonnée peut-être, sans mon avocat qui m'a gracieusement offert son bras. L'affreuse chose qu'un tribunal de police correctionnelle! Je m'attendais, comme de juste, à aller en prison, car le procureur du Roi a fait, dit-on, la grimace en lisant la requête en chanson que je me suis permis de lui adresser, moi, pauvre fille. Je vous ferai grâce de mille détails, mes amis Lecteurs; seulement je vous prie de venir assister à mon curieux procès qui ne sera jugé que lundi prochain, attendu qu'il était quatre heures quand la cause a été appelée; attendu que M. le procureur du Roi ne plaide jamais à cette heure-là; attendu que c'est l'heure à laquelle il dîne; attendu enfin qu'il nous a fait espérer qu'il serait peut-être fort long dans son réquisitoire, ce qui ne peut manquer d'être très amusant pour vous.

BANQUET PATRIOTIQUE DE LA GLANEUSE.

Cette réunion, à laquelle a présidé la plus franche cordialité, a eu lieu dimanche dernier, à l'hôtel de Provence, place de la Charité. Suivant les désirs de quelques uns de nos convives, pour être agréable à nos lecteurs, nous croyons devoir consacrer notre Numéro de ce jour au *Compte rendu* de ce banquet. M. Granier, nommé président, a porté les deux toasts suivans :

A la mémoire des victimes de juillet, qui nous ont légué la liberté; on a trouvé des causes de nullité dans leur testament.

A la liberté que nous devrions avoir, que nous n'avons pas, mais que nous aurons peut-être.

M. Lamerlière a lu ensuite une pièce de vers commençant par ces mots :

Qu'on sonne le tocsin, battez la générale.

Ces vers, que tous nos lecteurs ont pu voir dans le Journal du Commerce, ont été vivement applaudis : le même convive a porté les toasts suivans :

A Lafayette;

Au drapeau tricolore, symbole de notre résurrection politique;

Au brave général Dubourg.

MM. Kauffmann et Berthaud ont lu chacun une pièce de vers, que nous insérerons dans notre prochain Numéro.

M. Bravet a chanté les couplets suivans.

LA BANNIÈRE TRICOLEURE.

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire; etc.*

Signe d'honneur et de vaillance,
Riant espoir des vieux soldats,
Tu nous rappelles les combats
Qui jadis illustraient la France.

Si le cyprès se mêle aux fleurs,
Notre liberté régénère.
Honneur, honneur à la bannière
Où brillent ces nobles couleurs !

Tel qu'aujourd'hui, dans un autre âge,
Tu nous a guidés triomphans;
D'effroi tu glaças les tyrans;
Tu nous vis grands dans le naufrage;
A ton aspect les imposteurs
Cachent leurs fronts dans la poussière.
Honneur, honneur à la bannière
Où brillent ces nobles couleurs !

Voyez rajeunir la patrie,
Français, sous le meilleur des Rois;
Guerriers blanchis dans les exploits,
C'est à vos bras qu'on la confie.
Soyez toujours nos protecteurs,
Soutiens d'un trône populaire.
Honneur, honneur à la bannière
Où brillent ces nobles couleurs !

Vous qui revivrez dans l'histoire,
Héros citoyens, immortels,
La patrie a sur ses autels
Consacré vos noms, votre gloire.
Mort aux pervers, aux oppresseurs !
Fut leur héroïque prière.
Honneur, honneur à la bannière
Où brillent ces nobles couleurs !

Les couplets suivans dûs à M. César Bertholon, et remis par lui à M. Derubelle qui a bien voulu les chanter, ont été couverts d'applaudissemens.

LA LIBERTÉ.

Vierge de gloire et d'espérance,
Veille sur nous du haut des cieus,
Et fais naître pour notre France
Des jours libres et glorieux.
Bien loin d'un peuple qui t'adore
C'est en vain que l'on t'exila;
Le tems à nos vœux te rendra :
Je n'y renonce pas encore.

Que devient la palme héroïque
De Jemmapes et de Valmi ?
Le soldat de la république
Sur un trône s'est endormi ;
Mais sous le drapeau tricolore
La victoire un jour reviendra ;
Le canon le réveillera :
Je n'y renonce pas encore.

Point de liberté sans alarmes ;
Point de liberté sans combats :
Nos bourreaux ont encor des armes :
Courons à de nobles trépas.
Ah! d'un beau jour voici l'aurore !
Pour écraser le droit divin
Les peuples se tendront la main :
Je n'y renonce pas encore.

M. Loyat professeur à l'institution Grandperret, a improvisé l'allocation suivante.

« Messieurs,

» L'instruction publique est aujourd'hui le sujet des méditations de tous les hommes qui s'intéressent à l'avenir des sociétés. C'est par l'instruction que s'opérera la régénération que nous appelons de tous nos vœux.

» Une grande révolution s'est opérée dans l'esprit humain. Ce phénomène dont il n'y avait pas encore d'exemple, le retour à l'indépendance par les lumières, la rencontre de la civilisation et de la liberté a amené de force un changement dans l'ordre social. L'instruction et l'éducation doivent participer de ce changement. Liberté de l'enseignement; sans cette condition, les instituteurs continueront à prêter à l'élève qui leur est confié une intelligence étrangère, à fausser sa raison et son jugement, et à imposer des doctrines en désaccord avec le temps. C'est par la liberté que l'instruction sera ce qu'elle doit être, la formation de l'homme tout entier. C'est sous cette heureuse influence que la conscience sera montrée comme le guide infaillible de l'humanité. Les hommes alors comprendront l'égalité, seule base solide des gouvernements; connaissant leurs droits, ils sauront les faire respecter; car ils apprendront que sans la liberté l'homme n'est rien. Pénétrés enfin des devoirs de l'homme à l'égard de l'homme, pleins de cet amour ardent de l'humanité qui naît de la connaissance de soi, les hommes hâteront l'heureux instant où, d'un bout du monde à l'autre, ils ne formeront plus qu'une famille de frères gouvernés par les lois qu'ils se seront données. Je vous propose donc de boire dans cette espérance :

« A la liberté de l'enseignement !

« Au changement complet du système d'instruction suivi en France ! »

Les toasts suivans ont été successivement portés :

Par M. *St-Ange* :

A Camille Desmoulins, qui le premier arbora la cocarde nationale, et conduisit le peuple à la Bastille !

Par M. *Camoin* :

Aux dames Lyonnaises et aux dames parisiennes !

Par M. *Alphonse Giraud* :

A la chute d'un ministère qui laisse égorger les Polonais, pendre les Italiens, et fait assommer les Français !

Par M. *Clerc* :

A la nouvelle France !—Elle connaît ses droits; elle ne transigera jamais avec eux !

Par M. *Edouard Roblin* :

Aù brave d'Arcole !

Les couplets suivans composés par M. *Renoux* ont été chantés par M. *Lamerlière*.

LE SOLEIL DE JUILLET.

Air : *Au Dieu des bonnes gens.*

Un an déjà que le peuple colère
Chassa du trône un monarque assassin.
Pour conserver la liberté si chère,
Le Français meurt les armes à la main.
Et ce drapeau qu'un sang pur fit éclore
Dans le combat, à l'astre qui brillait,
Les trois couleurs reparurent encore
Au soleil de juillet.

bis

La liberté! -- Silence, il faut vous taire.
-- Mais le programme? -- Il est mis de côté.
-- L'honneur Français, la gloire militaire?..
-- Le tricolore est partout insulté!
Il ne faut pas perdre toute espérance.
Astre brûlant!... sachons être discret;
Il manque encor au bonheur de la France
Un soleil de juillet.

bis

On fêtera ce grand anniversaire,
Bons citoyens, dansez, amusez-vous;
A vos dépens rira le ministère,
La liberté n'est qu'un vain mot pour nous!
Il te faudrait pour notre indépendance,
Astre brûlant!... sachons être discret;
Il manque encor au bonheur de la France
Un soleil de juillet

bis

Ministres faux, insolens et despotes,
N'avez-vous pas l'exemple sous vos yeux?
Les magistrats, lorsqu'ils sont patriotes,
Plus qu'un carliste on les croit dangereux.
Le peuple est las d'être encor à se plaindre,
Astre brûlant!... sachons être discret.
Retirez-vous; un jour vous pourriez craindre
Le soleil de juillet.

bis

La Marseillaise a été chantée par M. *Dérubelle*. Au dernier couplet, tous les convives se sont mis à genoux, et ont répété avec enthousiasme le refrain de cet hymne patriotique.

Après le repas, un des convives a fait une collecte pour les Polonais, et a versé entre les mains du président la somme de 45 fr. 50 c., produit de cette collecte.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Représentation au bénéfice de *JOANNY*.

Retenus au Tribunal jusqu'à quatre heures par suite de l'aimable réquisitoire du plus aimable des Procureurs du Roi, nous avons dû, en sortant, nous mettre à table, car un journaliste, après avoir assisté pendant six heures à l'audience de la police correctionnelle, est obligé d'obéir comme un autre aux exigences de son estomac. Et s'il faut l'avouer, depuis que le Ministère public a fait gronder sur nos têtes les foudres du réquisitoire, nous sommes doués d'un appétit qui ferait honneur au ventru le plus intrépide. Il a donc fallu dîner, et les artistes des Célestins qui n'étaient pas, comme nous, traduits en police correctionnelle avaient déjà joué la première pièce, *le Secret d'état*, lorsque nous sommes entrés au théâtre. Nous pourrions sans doute, à l'exemple de MM. du *Précurseur* dire *les trois pièces, ont réussi*; (la première avait été sifflée) mais plus consciencieux, nous nous bornerons à dire : Nous n'avons entendu que le vaudeville final, et nous avons applaudi au couplet chanté avec chaleur par *Edouard Lafitte* et qui a obtenu les honneurs du *bis*. Les quatre vers suivans terminaient ce couplet :

Et du martyr acceptant l'aurore,
Presque mourant, le peuple Polonais
Avec le sabre écrit son protocole,
Bat l'autocrate et nargue le Congrès.

Le Budget d'un jeune ménage, vaudeville de *Scribe*, a été vivement applaudi. Cet ouvrage qui échappe à l'analyse renferme des détails charmans, il a été joué avec le plus grand ensemble par *Prudent*, *Barqui*, *Dorfeuille* et *Mlle Hortense*. La scène dans laquelle les

jeunes époux règlent leur budget et celle dans laquelle M. *Amable de Roquebrune* (Barqui) déclare son amour à la jeune épouse ont été très bien rendues. Succès complet et durable.

Il y a seize ans, drame de *Victor Ducange*, terminait cette soirée. Le premier acte de cet ouvrage est trop long ; nous savons que déjà plusieurs coupures y ont été faites, mais cette exposition ne marche pas assez rapidement, l'action languit. Nous indiquerons, parmi les suppressions nécessaires, ces mots placés par l'auteur dans la bouche de *Jérôme* : *Il a mangé son pain blanc le premier*. La trivialité de ces expressions a excité l'hilarité du public. Espérons qu'on s'empressera de supprimer cette phrase. La dernière scène du premier tableau, celle dans laquelle *Amélie* apprend à *Félicie* le secret de sa naissance, a été couverte d'applaudissemens.

La mise en scène du quatrième tableau n'a pas été soignée ; nous n'avons vu ni débris consumés, ni meubles brisés, et le théâtre ne présentait pas le tableau d'un incendie éteint. Ces détails sont d'une très grande importance, ils font, à Paris, la moitié du succès des ouvrages. Avis au Régisseur.

La représentation de cet ouvrage a manqué d'ensemble. Espérons que plus sûrs, et d'eux-mêmes, et de la pièce, les artistes ne laisseront plus rien à désirer sous ce rapport. *Adam*, chargé du rôle du baron *Saint-Val*, ne nous paraît pas avoir saisi le caractère de ce personnage. Nous croyons devoir lui rappeler que *Saint-Val* est un ancien officier, et que son débit doit être exempt de toute affectation. Mlle *Faivre*, qui remplissait le rôle d'*Amélie*, s'est acquittée de cette tâche difficile avec tout le talent que nous lui connaissons.

Pendant la représentation de ce drame, un trio de commissaires de police, placés au parquet, discourait tout haut sur le mérite de la pièce. C'est bien long, disait l'un ; c'est bien mauvais, disait l'autre ; mauvais comme un mélodrame, ajoutait le troisième ; et le rideau était levé, et cette conversation était sans doute entendue par d'autres que par nous. De grâce, messieurs les commissaires de police, vous n'êtes pas payés pour vous ériger en aristarques, mais pour maintenir l'ordre dans la salle ; rappelez-vous bien qu'au théâtre vous êtes commissaires de police, et rien de plus.

FRANCONI.

C'est également hier qu'a eu lieu la représentation donnée au bénéfice des Polonais, par MM. Paul Franconi et Garnier. Le but de cette représentation, qui semblait devoir attirer une réunion nombreuse, n'a pas été entièrement atteint comme on devait le penser, et nous avons regretté de voir dans l'enceinte un grand nombre de lacunes qui n'ont pas été remplies. L'étouffante chaleur qui tue, à cette époque, les spectacles de tous les genres, nous paraît seule avoir nui à l'appel généreux de MM. Paul Franconi et Garnier. Cependant

la soirée n'en a pas moins été des plus brillantes, enveloppée de beaucoup d'illusions et semée de toute la grâce dont cette excellente troupe a prouvé qu'elle était susceptible. — La manœuvre des lanciers polonais a été exécutée avec cette précision qu'on ne trouve que chez MM. Franconi. — M. Antoine a montré beaucoup de plomb dans ce qu'on appelle les sauts périlleux, Mlle Victoire a pris de fort jolies poses, sans inspirer au public ces craintes que fait toujours naître un talent médiocre. — Nous croyons pourtant que les honneurs de la soirée sont dus en grande partie à MM. Paul et Garnier ; ce dernier, dans la scène du vétéran aux journées de juillet, a obtenu de nombreux applaudissemens. — Quant à M. Paul, il est inutile de dire qu'il a enlevé tous les suffrages ; on sait jusqu'à quel point il échauffe l'enthousiasme et précipite les émotions ; mais ce que nous recommanderons au public, c'est l'exercice des jeux romains ; cet exercice, qui n'avait pas été tenté avant M. Paul, offre tout ce qu'on peut imaginer de l'adresse d'un homme qui, lançant trois chevaux fougueux dans l'arène, les appareille, les désunit, les change de place avec tant d'élégance et d'habileté, qu'on a peine à croire qu'une main humaine puisse les diriger ainsi. — Les jeux romains ont terminé le spectacle, nous ne doutons pas qu'ils n'attirent la foule pendant les deux ou trois représentations que ces Messieurs ont encore à donner à Lyon.

Aujourd'hui jeudi, M. Paul exécutera la poste royale à cheval.

LYON
POLICE CORRECTIONNELLE.

Une séance de sept heures, faite au Tribunal de police correctionnelle, et au moment où notre cause a été appelée, le ministère public a demandé le renvoi à huitaine. C'est en vain que notre avocat a dit qu'il serait court, M. le substitut a répondu qu'il *serait long*, et notre pauvre Glaneuse traînera encore sa robe rose sur les bancs de la police. A lundi prochain.

GLANE.

- Le *Persil* quand il est long ressemble beaucoup à la *Cigüe*.
- M. le Substitut a promis d'être *long*. Nous sommes condamnés... à l'entendre.
- M. le Substitut nous a promis de nous prendre en *long* ; nous aimerions mieux prendre le *large*.
- On fête les morts. On a peur des vivants.
- La liberté porte un bonnet Phrygien et une tunique d'esclave.
- On a vu avec plaisir fraterniser les gardes nationaux avec les bourgeois.
- Dans le temps où la liberté était un mensonge, on emprisonna un séditieux qui dit à son lever : *j'ai dormi comme un roi*.
- On disait à des soldats du 66^e : vos feux ont été bien nourris. — Et nous aussi, ont-ils répondu.
- Le canonnier qui, dit-on, avait perdu bras et jambes, est venu nous prier à mains jointes de démentir cette nouvelle.

WORMSER Jeune, Gérant.

UN AUTEUR DE SOCIÉTÉ.

C'est un grand homme inconnu, c'est un génie modeste, qui se contente de glaner une réputation domestique et une gloire de famille. Tandis que de plus orgueilleux font des odes au soleil, et des dithirambes au pouvoir, ce Lampyrée de foyer patriarcal aligne un couplet de fête.

Heureux jours ! Jours heureux ! Charmant séjour ! et l'Hymen et l'Amour ! et comblez tous nos vœux ! O vers d'opéra nouveau, bienfaisante puissance de quelques hémistiches judicieusement choisis ! Vous terminez l'ode attendue, et l'auteur de société, paré d'un jabot et riche de deux couplets, s'avance vers le lieu de ses triomphes.

Là, quelle gloire aisée et quelle reconnaissance générale l'attendent ! Il est béni du père, il est chéri de la fille, il est embrassé par le cousin, il est caressé par le petit-neveu. Il exerce dans le cercle de ses relations poétiques l'influence de livres au milieu du monde sauvage encore. Le bonnetier qui se nomme Marie Mathieu se souviendra jusqu'à ses derniers jours du superbe accrostiche qui fit l'étonnement de la soirée du douze février 1851. L'auteur de société est un petit dieu ; mais aussi quelle fatigue ! L'oncle fait baptiser son petit garçon, une chanson de circonstance. Le neveu se marie, un épithalame. La grande çoquette a perdu son ombrelle : vite, trois couplets. La nièce va faire une pacotille à Rouen : à l'œuvre, à l'œuvre ; il faut une épître. Que le perroquet se taise sous la vieille qui l'accable, le poète est obligé d'en dire un mot. Toutes les circonstances qui agitent la société de la rue de..... sont lyriques pour l'auteur, qui en fait les délices ; et si Minet voit se creuser sa tombe, un chant pindarique va s'élever.

Heureux auteur, écrivain fait pour recueillir toutes les roses et nous laisser toutes les épines ! Qui est écouté, qui peut juger, trancher, décider, chercher un bras mignon et délicat dans la promenade du soir ? indiquer le spectacle ? prononcer sur le mérite des acteurs ? c'est l'oracle de la rue de....., c'est l'auteur de société.

Vous aurez beau déprécier son mérite, il a rangé en bataille les amours-propres de la famille. La bonnetière est Vénus même, et son jeune fils est Mars ; ces dieux nouveaux défendront leur créateur. Eh ! je voudrais bien savoir pourquoi l'auteur de société serait placé au dessous de Pindare, qui chantait aussi des couplets de fête. L'auguste poésie doit solenniser les grandes époques de la vie humaine. Voilà ce que fait l'auteur de société ; homme éminemment utile, éminemment moral : tous ses tributs de louanges s'adressent à la vertu, à la bonté, à la paternité, à l'hyménée. Ce n'est point le surnuméraire des lettres ; ce n'est point l'explétif de la poésie ; c'est le chantre du cœur, le lyrique du calendrier ; c'est la Providence des compliments de bonne année.

-- Mon ami Charles est un jeune homme de vingt-cinq ans, qui n'a jamais mis le pied dans une salle de spectacle ; il appartient à une grave et haute famille qui le déshériterait s'il entrait jamais dans un de ces lieux de perdition. O Corneille ! Racine ! Molière ! vous avez comparu devant la perruque et la canne à corbin de M. le vicomte, ancien favori du creps et du lansquenet, devant les falbalas de Mad. la vicomtesse aux antiques bonnes fortunes ; devant les balâfres de M. le baron, célèbre duelliste ; et devant les sacs d'écus du Vidame, ancien fournisseur. O Corneille ! Racine ! Molière ! ils vous ont jugés tout d'une voix corrupteurs de la morale publique. Mais console-toi, mon ami Charles, tu as tous les jours la comédie dans ta famille, et c'est le chef-d'œuvre du théâtre qu'on joue devant toi : c'est le *Tartuffe*.

LES QUASIS.

Air : *De quoi vous plaignez-vous.*

Après la troisième journée
De notre révolution,
On lègue à la France étonnée
La quasi restauration,
Un trône quasi légitime,
Un Roi quasi dessus assis,
Un grand conseil pusillanime,
Voilà le règne des quasies.

Nous avons eu quasi la guerre
Et nous avons quasi la paix.
L'Italie a péri naguère,
Laissons périr les Polonais.
Le Belge a quasi des frontières,
Les Chouans sont quasi soumis,
On répand quasi les lumières,
Voilà le règne des quasies.

Pour avoir un juste équilibre,
Au carlisme on donne la main,
Enfin la presse est quasi libre,
Le peuple est quasi souverain.
Toutes nos lois sont quasi bonnes,
On voit quasi trente partis,
On contente quelques personnes,
Voilà le règne des quasies.

On a quasi trahi la France,
Quasi trahi nos libertés.
On distribue en abondance
Des rubans quasi mérités.
Sur le vieux drapeau de Jemmappe
On voit quasi les fleurs-de-lis.
Nous protégeons quasi le Pape,
Voilà le règne des quasies.



CASI-MIR.

LES DONN DU CŒUR

ET LA JAMBE DE BOIS.

— Encore un jour,.... mon Ernestine, et ton nom se fondra dans le mien.

— Comme mon âme s'est fondue dans la tienne, Victor, le jour où je t'aimai.

— Chère ange, toi, le rêve de mes belles années ; toi que, triste, je cherchais à travers la foule, et que je ne trouvais que dans l'intime causerie de mon cœur, le soir, surtout, alors que l'on s'abandonne aux douces rêveries de la vie... Enfin, tu m'aimes...

— Si je t'aime ! toi ! oh ! je puis te le dire aujourd'hui ; ma bouche de fiancée rompt cet esclavage de jeune fille. Depuis un an je couve mon silencieux amour. Il sort de son exil... Tu es sa patrie... tu es tout pour moi. Tu me trouves belle, dis-tu... Ah ! j'en suis fière à cause de toi ; mais ne me parle plus de cette beauté... ne fonde rien sur elle... c'est un bien qui nous quitte, une couleur qui tombe, un masque qui se dénoue avant la fin du bal... Vois-moi dans le cœur... Va ! je te voudrais voir moins beau, toi ! car je suis jalouse des regards que te lancent mes jeunes compagnes, et des mots qu'elles disent tout bas en te voyant passer. Je t'aime pour ton âme... elle est plus belle encore que ta délicate figure.

— Et tu m'aimerais encore du même amour si l'affreuse maladie taillait mes joues comme un lapidaire taille un diamant à facettes, si...

— Oh ! n'achève pas... mon aimé ! garde toujours ton cœur aux exquis sentimens, et je te garde le mien à jamais.

Le silence succéda à cet épanchement de deux êtres qu'un hymen d'amour devait unir le lendemain. Ainsi deux ruisseaux avant de confondre leurs eaux semblent s'appeler par un doux murmure. Tous deux ils se plongeaient dans l'avenir, et laissaient aller leurs vagabondes pensées.

Le père de la jeune fille entra... et les surprit dans le tête à tête qu'il leur avait ménagé. Il était triste, soucieux, inquiet... Son aspect effraya les jeunes gens ; ils crurent à un grand malheur, et leur bonheur fut détruit. Le père tenait un journal, il le présenta douloureusement à Victor.

C'était le *Moniteur* contenant les fatales ordonnances du 26 juillet 1850.

Victor comprit la douleur paternelle. Son âme se souleva d'indignation. Dès ce moment il n'y eut plus en lui qu'une pensée, qu'une passion... celle du bien public. Il sortit, il courut rejoindre ses camarades d'études de la veille... Il venait d'être reçu avocat.

Ernestine conçut alors un vague effroi. Elle pâlit... tout un drame venait de se dérouler sous ses yeux.

Le lendemain la générale battait, le beffroi hâletait, le canon tonnait, la foule et le peuple se vouaient à la mort.

Ernestine était au désespoir... Victor n'avait pas reparu.

Le soir même, deux personnes étaient auprès du lit d'un blessé, à l'hôpital St-Louis.

On venait de couper la jambe à Victor. Un des premiers, il était tombé victime d'une balle suisse.

Trois mois après, armé de deux béquilles et d'une jambe de bois, un jeune homme se présenta dans la demeure d'Ernestine.

La jeune fille pleura... son fiancé d'autrefois.

L. B.

LES COURONNES DE FLEURS.

Air : *T'en souviens-tu, etc.*

Vous souvient-il de ce tems des alarmes,
Où d'un grand peuple on méconnut les droits ?
La mort frappait !... lorsque les cris : aux armes !...
Dans leurs palais firent trembler les rois. bis.
Lutèce enfin brisa leur sceptre impie :
Rendons hommage à ses sanglans malheurs !...
Ah ! sur l'autel de l'auguste patrie,
Déposons tous des couronnes de fleurs.

Qu'il était beau le soleil de la France !
Trois jours entiers cet astre radieux
Fit ressentir son active influence,
Et fit rugir le lion furieux !...
En cet instant la liberté chérie
Nous apparut !... mais humide de pleurs.
Ah ! sur l'autel de l'auguste patrie,
Déposons tous des couronnes de fleurs.

D'illustres morts, ah ! célébrons la gloire.
Qu'à ces héros ce jour soit consacré !
Chantons en chœur une hymne à la victoire
Que remporta leur bataillon sacré.
Jurons aussi haine à la tyrannie,
Sur leurs tombeaux parés des trois couleurs.
Ah ! sur l'autel de l'auguste patrie,
Déposons tous des couronnes de fleurs.

Goûtons le fruit du calme après l'orage ;
En unissant le chêne à l'olivier.
A nos enfans léguons pour héritage
L'indépendance et l'immortel laurier !
De l'arbre saint la feuille reverdie
Doit ombrager l'éclat de nos grandeurs.
Ah ! sur l'autel de l'auguste patrie,
Déposons tous des couronnes de fleurs.

S. SÉJALON.

LA PETITE GUERRE.

Jean. Garçon, un litre !

Pierre. C'te bêtise à toi, s'en aller le vingt-neuf, le plus beau jour de l'anniversaire.

Jean. Ah bah ! ils me scient le dos avec leurs larmes et leur *catasflasque*.

Pierre. Oui... les deux premiers jours ça clochait un peu ; mais le troisième.....

Jean. Ça a donc bien été cette petite guerre ?

Pierre. Superbe !

Jean. Tiens, bois un coup et conte moi ça.

Pierre. Il n'est pas bon ton vin.

Jean. Poh !...

Pierre. Ah ! y passe tout de même ! Pour lors, à quatre heures du matin je me lève sur un roulement de tambour, et je me dis :

En avant marchons, etc. J'arrive en fredonnant près de ma compagnie, et nous défilons par la rue Lafont. Nous marchons de confiance et sans malice.... tout à coup.... nous voyons l'ennemi, manière de parler, c'était la compagnie de la Croix-Rousse ; ils faisaient les malins, comme si l'on ne pouvait pas river leurs clous : ils buvaient la goutte sur le pont.... par exemple ! ça nous a vexés..... Si tu avais vu comme nous avons en-

levé ce pont Morand à la baïonnette ! il ne pesa't pas une once !..... Arrivé au Grand-Camp, nous étions tous en présence. L'ennemi m'entourait moi : j'avais l'aile droite à gauche, l'aile gauche à droite, une colonne de cavalerie dans le dos et la ligne..... droite devant moi.

Quoique le soleil commençât à nous chauffer les oreilles, nous étions d'un sang froid à faire suer. Personne ne soufflait le mot; nous nous regardions, immobiles et l'arme au bras. Tout à coup ! le comte Roguet prend sa voix..... Ah ! ce comte Roguet ! Quel homme ! qu'il est bien le particulier en général ! (avec un ton de commandement.) *Colonne ! en avant !* qui nous dit. *Colonne !..... qu'on lui répondit. (Frappant dans sa main) une..... deux..... trois..... chargez !.....* Conçois-tu, c'était pour la charge, nous ne bougeons pas. *Attention !!! soignez venir l'ennemi !* nous l'avons vu venir pendant quatre heures, sans bouger ! alors l'ennemi part au grand galop ! croyant nous surprendre, mais.....psitz !.... nous étions là !..... Nous commençons un feu de file.... et nous filons... Ils veulent nous prendre par les flancs, nous tournons le dos..... Ils croient de nous mettre la main dessus.... Nous lâchons le pied..... Ils nous poursuivent..... nous poursuivons. Alors le canon ! pon ! pon ! le feu prend sur tous les points..... On défonce les barrières, les tonneaux, les petites miches, les saucissons, le vin, la bière..... On boit, on mange, on se bat, on se mêle..... La Garde nationale nourrissait joliment le feu !..... La ligne chancelle.... nous tombons les uns sur les autres en avant ! pêle-mêle.....pi ! pan ! les taloches, les coups de fusils, les chiens, tout ça nous roulait par les jambes ! Dieu ! nous nous battions comme des enragés ! la réserve se mangeait les poings de ne pas marcher..... c'était effrayant. Nous en sommes revenus tout rouges..... de coups de soleil.

Et voilà..... vive la liberté ! à sa santé.

Jean. Donne moi à boire.

CONTE.

Il y avait une fois un grand vaisseau qui fit naufrage contre des rochers, près d'une île déserte : mille des passagers se sauvèrent à la nage ; cinq d'entre eux furent portés sur le dos de leurs camarades, la peur leur ayant fait perdre la tête. Ces passagers étaient tous compagnons ouvriers ; ils n'avaient par conséquent aucune autorité les uns sur les autres, et l'île étant inhabitée, devenait la propriété commune de tous. Cependant voici ce qui arriva :

Les cinq poltrons qui avaient été sauvés sur le dos des autres se réennèrent dans un lieu écarté et se dirent : « Ceux par qui nous venons d'être sauvés sont pour la plupart de grands niais ; profitons de leur bêtise, et déclarons-nous les seuls propriétaires de l'île. » En effet, les cinq poltrons décidèrent que l'île leur appartiendrait exclusivement, et que les 995 qui les avaient sauvés seraient considérés comme esclaves, obligés de défricher la terre avec leurs doigts, et d'en livrer toutes les récoltes aux cinq poltrons, sauf à se conserver les criblures.

Ah ! monsieur le procureur du roi, vous voudriez bien que cet article finît par une petite application ! Mais, pas si bête ! Et les réquisitoires donc ! et les réquisitoires !

Dimanche, entre la *Fiancée* et la *Somnambule*, on a exécuté la musique qu'a composée M. Roux-Martin sur la *Varsoviennne* de Casimir Delavigne. Ce morceau large et brillant de facture a produit une vive impression. Le chœur surtout : *Polonais ! à la baïonnette !* plein de mouvement et de vie, a excité d'unanimes applaudissements. M. Sirant en mérite une partie pour la manière chaleureuse avec laquelle il a chanté ces couplets. Si l'ouvrage de M. Roux-Martin ne se recommandait déjà par lui-même, l'intérêt toujours croissant qui s'attache aux Polonais et le don qu'a fait l'auteur de sa musique au Bazar suffiraient pour la mettre à la mode et la faire rechercher de nos chanteurs.

PENSÉES D'UNE FEMME.

Lorsqu'un égoïste vous aime, croyez à son amitié, à son amour ; mais gardez-vous de mettre l'une ou l'autre à l'épreuve d'un sacrifice : vous briseriez la glace, et dans chaque morceau ne verriez que son image.

—Le lait est doux, un orage l'aigrit ; l'homme né bon peut devenir méchant par le malheur.

—Un homme est mort qui excite les regrets d'une femme ; elle ne l'a jamais vu ! Mais si le destin eût voulu qu'ils se fussent rencontrés ! si ses regards s'étaient reposés sur elle ! avec quel dévouement elle lui eût abandonné sa vie ! heureuse d'adoucir, par son amour, par ses caresses, son cœur trop orgueilleux !

—Le monde est un lapidaire qui polit le diamant, mais le diamant s'est formé dans la solitude.

—Pour être heureux en ce monde, il faut suivre cette maxime : « Ne point faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. » Il y a bien encore celle-ci : « Leur faire ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.... » Mais elle est moins sûre.

—L'homme n'est pas né pour penser, mais pour agir ; les pensées alors viennent d'elles-mêmes.

—Une pensée juste étonne, comme l'écho qui répond.

—Lorsqu'une pensée a besoin de développemens pour être entendue, ce n'est plus qu'un hiéroglyphe que chacun explique à sa manière.

—On est souvent étonné du tour qu'un esprit faux donne à l'idée la plus juste.

—Les louanges outrées humilient, et l'on répond de mauvaise grâce aux politesses d'usage de ceux qui nous supposent assez sots pour en être flattés.

—La modestie est au génie ce que le nuage est au soleil.

—Quelle que soit la hauteur où la poussière s'élève, il faut toujours qu'elle retombe.

—La beauté est de tous les temps ; nous pourrions désirer d'être belle comme notre bisaïeule ; mais la grâce n'est pas de tous les jours, car celle d'hier serait trop vieille aujourd'hui.

— Les personnes qui, dans le monde, passent pour être douces et calmes, ne sont souvent au fond qu'orgueilleuses et entêtées.

— L'envieux est celui qui, ne pouvant se rendre blanc comme vous, essaie de vous noircir comme lui.

— La raison est une arme impuissante contre les passions d'autrui... C'est un bouclier qui peut à peine nous défendre des nôtres ! Encore, si nous préservons notre tête, ce n'est qu'en découvrant notre cœur ! et lorsque nous savons enfin nous en servir, nous ne sommes plus attaqués !

— Une femme vertueuse connaît le danger, le craint et le fuit... La colombe, en s'échappant des griffes du vautour, y laisse toujours quelques plumes.

— Rien n'embellit tant une femme que de lui dire combien elle est belle.

— Les plus grands hommes sont ceux qui se sont grandis eux-mêmes.

— Quelques hommes se vantent d'avoir trompé des femmes en feignant les sermens et les larmes. Eux seuls étaient trompés... elles demandaient à l'être.

— Les femmes peuvent compter sur l'entière discrétion de leurs amans quand elles ont... Toutes voudraient bien connaître mon secret, mais peu voudront avoir... cinquante ans.

AU PROFIT DES POLONAIS.

L'homme anatomique ou squelette vivant désirant payer son tribut aux infortunés Polonais leur consacra le produit de la recette qu'il fera dimanche prochain, 7 courant. Cet homme surprenant quittera Lyon le 14. Nous engageons nos lecteurs à se rendre à l'invitation qui leur est faite. Ils pourront en même-temps satisfaire leur curiosité et secourir nos anciens frères d'armes.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE LA GLANEUSE.

Monsieur,

Amicus SIRAN, magis amica veritas.

J'ai applaudi, comme vous, la belle voix de *Siran*, mais j'espère que vous voudrez bien me permettre d'adresser à cet artiste, par la voie de votre journal, des reproches trop justement mérités.

M. *Siran* me permettra d'abord de lui observer que lorsqu'on touche 17,000 francs d'appointemens on ne devrait pas aller loger aux Brotteaux. Lorsqu'il a joué, ce qui ne lui arrive pas souvent, cet acteur est obligé de passer le pont, et dans ce cas, loin de fuir les occasions de s'enrhumer, il me laisserait croire qu'il les recherche. Vous me direz peut-être, Monsieur, qu'un artiste est libre de se loger où il veut, c'est possible, et ce n'est que dans son intérêt que je fais cette ob-

servation. Mais est-il libre à *Siran* de compromettre les intérêts de la Direction et ceux des habitués du Théâtre ? Cet acteur peut-il entraver le répertoire et soumettre le public aux caprices de son bon plaisir ? Qu'en pensez-vous ?

Pour aujourd'hui je n'en dirai pas d'avantage. J'attendrai l'effet que doit sans doute produire cette lettre. Je terminerai par une simple observation : le public qui sait applaudir le talent peut aussi rendre justice à la négligence.

J'ai l'honneur.....

Un Abonné du Grand-Théâtre.



THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE.

Antony.

L'heure avancée ne nous permet pas de rendre compte de cette représentation. Nous nous bornerons à dire que ce Drame est de la nouvelle école, qu'il renferme des situations sublimes, et qu'il est écrit avec une chaleur de style qui est le cachet du talent de M. Alexandre Dumas. Nous devons avouer aussi que quelques situations ont provoqué les sifflets classiques. Malgré ses défauts, ce drame fortement pensé et qui a obtenu à Paris un succès d'enthousiasme, attirera long-temps le public lyonnais. *Delacroix*, chargé du rôle d'*Antony*, s'est acquitté avec bonheur d'une tâche si fatigante et si difficile. Il a été justement applaudi. Mlle *Wenzel* s'est montrée ce qu'elle est toujours, une actrice excellente. Dimanche nous reviendrons sur cette représentation.

BULLETIN DES ANNONCES.

AVIS DIVERS.

ENTREPRISE GÉNÉRALE de la conservation des affiches. Tarif de 25 affiches

	Pendant 5 jours,	10 jours,	15 jours
Petite feuille timbrée à 5 cent.	2 50	4 50	6 25.
Feuille raisin timbrée à 10 cent.	5 »	9 »	12 50.
Pour les affiches d'une grande dimension on traitera de gré à gré.			

NOTA. L'administration se charge aussi de faire imprimer et afficher quatre heures après la réception de la copie les affiches qu'on pourra désirer, au même prix que l'imprimeur, à la seule condition de les faire conserver dans les cadres; elle fait aussi l'affichage sur les murs à un prix très modique.

Les bureaux sont établis Galerie de l'Argue, escalier M.

WORMSER Jeune, Gérant.